

DE LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITE SEXUEE AUX DIFFERENCES PSYCHOLOGIQUES SELON LE GENRE

Christelle Declercq

Université de Reims Champagne-Ardenne
Mission à l'égalité entre les femmes et les hommes
UFR Lettres et Sciences Humaines – Laboratoire Accolade

La notion de construction d'identité sexuée fait référence à la manière dont l'enfant prend conscience qu'il est un garçon ou une fille. Cette construction dépend du sexe qui est bien sûr déterminé biologiquement. Elle dépend aussi de la culture. Au sexe biologique, correspond un certain nombre de rôles sociaux attendus et de valeurs connus dans la culture comme étant spécifiques de chaque sexe. Connaître son sexe et adhérer (ou non) aux rôles et aux valeurs qui y sont attachées fait partie de la construction de l'identité individuelle et sociale. La connaissance par l'enfant de son identité sexuée implique

- d'abord qu'il soit capable d'identifier et de différencier les deux sexes,
- et aussi que l'enfant prenne conscience de son appartenance à l'une des deux catégories.

Nous verrons que l'entourage de l'enfant a un rôle très important sur cette prise de conscience. Avant d'entrer un peu plus dans le détail de cette évolution, je vais faire un point sur la notion d'identité puis sur la catégorie sexe.

LA NOTION D'IDENTITE SEXUEE

L'identité est une réalité individuelle. Elle est l'organisation de représentation de soi et des sentiments que l'on a à l'égard de soi. Cela va de caractéristiques clairement déterminées sur lesquelles l'individu n'a pas ou peu de pouvoir tels que l'âge, le sexe, la race, à d'autres caractéristiques plus difficiles à circonscrire tels que les traits de personnalité. L'identité est aussi une réalité sociale parce que ce que l'individu pense être dépend des groupes auxquels il appartient, des rôles qu'ils impliquent (sexe, ethnique, religieux, sportif, socio-économique...) et de son degré d'acceptation dans ces groupes. De ce fait, l'identité sociale d'un individu est fortement liée à ses groupes d'appartenance. Ces deux dimensions de l'identité ne sont pas indépendantes l'une de l'autre.

Une autre caractéristique importante de l'identité concerne le rôle de l'entourage social dans le processus d'élaboration. D'une part, l'enfant vient au monde dans une société qui comporte des structures sociales, des rôles et des attentes. Il ne peut à aucun moment en faire abstraction. Il peut les accepter ou les refuser mais il ne peut passer outre, il doit se déterminer par rapport à eux. La connaissance de soi passe par autrui. L'autre renvoie constamment des images de soi qui font partie intégrante de la construction de l'identité. L'individu parvient à se connaître en intériorisant le point de vue d'autrui. L'entourage social joue une part active dans la mise en place du sentiment d'identité. De plus, la construction de ce sentiment n'est jamais achevée.

Chaque individu appartient à plusieurs groupes à partir desquels il se forge une identité. Parmi ces groupes, les catégories de sexe constituent une dimension importante de l'identité. La différence entre le sexe masculin et le sexe féminin est d'abord génétique. Le sexe chromosomique (XX, XY) implique le développement de gonades différenciées qui vont induire la différenciation des structures génitales et sexualiser les structures nerveuses dans le sens masculin ou féminin (axe hypothalamo-hypophysaire). Celles-ci fonctionnent par la suite selon le mode masculin (stable) ou féminin (cyclique). Cela se traduit par l'existence de 2 sexes qui se distinguent par des caractères sexuels et des fonctions reproductives différenciés (organes génitaux internes et externes différents). Les hormones peuvent également avoir des incidences directes sur le comportement. Par exemple, les filles ayant subi une androgénisation prénatale diffèrent des autres filles. Elles préfèrent la compagnie et les jeux des garçons et ont une activité physique plus intense que leur consœurs (Ehrhardt & al, 1974). L'ensemble du processus qui concourt à l'établissement du dimorphisme des sexes est issu d'un déterminisme génétique qui cède la place par la suite à un déterminisme hormonal.

La dichotomie masculin-féminin apparaît aussi dans l'ordre social, elle se manifeste par l'attribution de rôles et de statuts différents et ceci sans rapport aucun avec les différences sexuelles. Mead (1935) souligne l'importance du sexe dans toute structure sociale : « Chaque société a, d'une façon ou d'une autre, codifié les rôles respectifs des hommes et des femmes mais cela n'a pas été forcément en terme de contrastes et de domination ou de soumission ». Le rôle des hommes et des femmes varient en fonction des cultures étudiées. Par exemple en Nouvelle Guinée, chez les Tchambuli dont les traits de personnalité sont très différents des normes occidentales, les femmes sont dominantes et s'occupent des affaires alors que les hommes sont dépendants et passifs.

En résumé, à chacune de ces catégories déterminées génétiquement va correspondre un ensemble de rôles sociaux définis culturellement. La catégorie sexe est une dimension

importante dans la structuration de l'environnement par les individus. Ainsi, Grady (1977) a interrogé des passagers sur le quai du métro à propos de la personne qui leur a vendu leur ticket. 75 % des personnes questionnées donne le sexe comme première caractéristique de la personne. Les 25 % restant précisent la race avant le sexe.

Trois appellations différentes existent pour rendre compte de cette dimension de l'identité que constitue le sexe : identité sexuelle, identité de genre et identité sexuée. Ces trois appellations recouvrent des champs d'étude un peu différents.

- identité sexuelle (Green, 1974, 1987) est définie comme étant la résultante de trois dimensions. La première c'est la conviction intime d'être garçon ou fille. La seconde concerne l'adoption de comportements qui dans chaque culture sont propres aux garçons et aux filles, aux hommes et aux femmes. La troisième porte sur le choix du partenaire sexuel masculin ou féminin.
- Identité de genre fait référence au sexe social et psychologique. Le terme de genre est utilisé pour désigner les composantes non-physiologiques du sexe qui sont actuellement perçues comme appropriées aux individus de sexe masculin ou aux individus de sexe féminin. Cette définition exclut la dimension proprement sexuelle, et ne tient pas compte du fait que l'enfant construit une identité dont l'une des bases déterminantes est ancrée dans le biologique.
- Identité sexuée englobe deux dimensions : la dimension biologique et la dimension psychologique (l'appartenance à un groupe sexe implique que tout individu doit faire siennes les caractéristiques définies culturellement). Nous parlerons d'identité sexuée.

LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITE SEXUEE

Cette construction se fait en plusieurs étapes. On montre tout d'abord que l'enfant distingue les deux sexes, puis qu'il les identifie, qu'il prend conscience de son appartenance à l'un des deux groupes et enfin qu'il s'approprie les rôles correspondant à son sexe.

Des expériences ont pu mettre en évidence que, à partir de 2 mois, les enfants distinguent les voix des hommes et les voix de femmes. Dès 5 mois, les bébés distinguent des photos d'hommes et de femmes (Fagan & Singer, 1979, Fagan & Sheperd, 1992). Pour cela, typiquement, on habitue les bébés à regarder des photos de personnes du même sexe. Au début, ils regardent longtemps les photos puis au fur et à mesure ils les regardent de moins en moins. On considère alors qu'ils sont habitués. A ce moment, on leur présente des photos de personne de l'autre sexe. On constate dès 5 mois que dans ce genre de situation les bébés

recommencent à regarder les photos. On considère qu'ils ont perçu la différence entre les photos. A partir de 9 mois, ils regardent plus longtemps les photos de femmes lorsqu'elles sont présentées en même temps qu'une voix féminine (Poulin-Dubois et al., 1994). A 18 mois, ils seront capables d'associer les voix masculines à des photos d'hommes (Poulin-Dubois et al., 1998). Les bébés sont donc capables très précocement de distinguer les deux sexes. Un peu plus tard, au cours de la 2^{ème} année, ils deviendront capables aussi d'identifier les deux sexes. Les expériences ont démontré cela en demandant aux enfants d'identifier les photos d'hommes et de femmes, ce qu'ils peuvent faire dans 70 à 75% des cas à 24-26 mois (Thompson, 1975, Weinraub et al., 1984). Avec une procédure un peu différente, les enfants peuvent associer le genre à des photos d'enfants. On fait entendre à l'enfant « où est le garçon/la fille » puis « regarde le garçon/la fille » en présentant une photo de fille ou de garçon et on étudie la direction du regard de l'enfant : il s'oriente à 18 mois vers la photo correspondant au genre évoqué oralement. Aux alentours de 26 mois, les enfants deviennent capables d'indiquer leur sexe. Avant cet âge, entre 18 et 24 mois, ils ne sont que 10% à pouvoir faire cela (Thompson, 1975, Fagot, 1985, Weinraub et al., 1984). A 36 mois, 90% des enfants peuvent identifier correctement leur sexe.

Hormis l'identification des sexes et la prise de conscience par l'enfant qu'il appartient à l'une des deux catégories, un autre aspect concerne la connaissance des rôles et des activités typiquement associées à chaque sexe. Dans les premières expériences réalisées, on demandait aux enfants de classer des images d'objets (jouets, outils, vêtements,...) selon la catégorie masculin/féminin (Thomson, 1975, Weinraub & al., 1984). Dans ces conditions, on met en évidence un début de sensibilisation au genre aux alentours de 26 mois. A cet âge, ¼ des enfants classent les images selon les normes culturelles. La majorité des enfants ne classent correctement les images qu'à partir de 36 mois. Les mêmes résultats sont observés lorsque les images concernent des jouets d'enfants. Cependant, ces épreuves font appel à des capacités de catégorisation de l'enfant qui ne font peut-être pas partie des compétences des enfants. Lorsque des procédures plus appropriées sont utilisées, des formes élémentaires de connaissance relatives aux stéréotypes apparaissent dès 24 mois. Une technique fréquemment utilisée en psychologie du développement consiste à enregistrer les temps que les enfants regardent des images. On sait qu'ils regardent plus longtemps des situations qui leur paraissent incongrues. Des auteurs ont montré que les enfants regardent plus longtemps des photographies qui ne sont pas en adéquation avec les normes culturelles (ex : photo d'un homme qui se maquille). De la même manière, des méthodes se fondant sur l'observation directe des comportements des enfants permettent de mettre en évidence que vers 20 mois les

enfants commencent à manifester des préférences pour des jouets considérés comme appropriés à leur sexe et à rejeter ou ignorer ceux qui ne le sont pas. Ces tendances s'affirment au cours de la troisième année.

Le dernier champ étudié à propos de la construction de l'identité sexuée concerne les choix affiliatifs, c'est-à-dire les choix que les enfants vont effectuer à propos de leurs partenaires de jeux. Très tôt, les enfants préfèrent jouer avec des partenaires de même sexe. Typiquement, dans les expériences, on place les enfants par paires, mixtes ou non, avec des jouets à disposition et on les laisse jouer ensemble en les observant. Vers la fin de la deuxième année, les enfants privilégient les interactions avec des partenaires du même sexe : le nombre d'interactions est plus important dans les dyades non mixtes que dans les dyades mixtes. Mais cela semble apparaître surtout chez les filles tandis que chez les garçons, cette préférence semble émerger surtout vers la fin de la 3^{ème} année.

LE ROLE DE L'ENTOURAGE

Le Maner-Idrissi (1997) a fait le point des caractéristiques par lesquelles l'entourage peut orienter le développement de l'identité sexuée dans le sens masculin ou féminin. Elle explique tout d'abord qu'avant la naissance les futurs parents ont déjà des représentations différenciées des enfants des deux sexes. Ainsi, Hoffman (1975) a réalisé une enquête auprès de 1500 femmes mariées américaines, âgées de moins de 40 ans, et des conjoints de 25% d'entre elles. La majorité des personnes interrogées désiraient avoir des enfants des deux sexes mais plus de la moitié des personnes désiraient avoir un garçon, une tendance plus marquée chez les hommes. A propos des raisons de ces préférences, les femmes donnaient plusieurs éléments. Majoritairement, elles préféraient avoir un garçon pour « faire plaisir au mari », « transmettre le nom de famille du mari » et « donner un compagnon au mari ». Lorsqu'elles souhaitaient avoir une fille, les raisons invoquées étaient les suivantes : « avoir une compagne », « pouvoir s'amuser à l'habiller et à la coiffer », « les filles sont plus faciles à élever et plus obéissantes », « elles pourront aider et apprendre à faire le ménage », « s'occuper des autres enfants », « elles restent plus liées à leurs parents que les garçons », « elles sont plus mignonnes, plus douces, ou pas aussi méchantes que les garçons ». Ainsi, les préférences pour l'un ou l'autre sexe sont donc sous-tendues par des représentations très différenciées de chaque sexe.

D'autres études mettent également en évidence des stéréotypes concernant les catégories sociales de sexe. Ainsi, Rubin et al. (1974) ont montré que lorsque des nouveau-nés

sont présentés à des adultes, leur perception de l'enfant dépend du sexe annoncé par les expérimentateurs et on du comportement de l'enfant. Face au même bébé présenté tour à tour comme un garçon ou comme une fille, les personnes pensent pour le garçon qu'il est robuste, fort et bien bâti, et pour la fille qu'elle est fine, délicate et douce. Dans la même veine, Condry et Condry (1976) ont visionné à des étudiants sans enfants un film dans lequel on voyait un bébé de 9 mois à qui on présentait successivement 4 objets (un ours en peluche, un pantin sortant d'une boîte, une poupée et un sifflet). Les étudiants avaient pour tâche d'interpréter les comportements du bébé qui était présenté dans 50% des cas comme une fille et dans 50% des cas comme un garçon. Après la diffusion du film, on interrogeait les étudiants sur la cause des pleurs du bébé : ils considéraient que la fille pleurait parce qu'elle était effrayée tandis que le garçon était en colère, il était également vu comme actif et efficace. Ces données montrent que nous avons des représentations différentes des deux sexes, représentations qui se traduisent notamment par des interprétations divergentes du comportement de l'enfant. L'existence de telles représentations différenciées laisse penser que les adultes adoptent sans doute également dès la naissance des attitudes différenciées à l'égard des enfants.

Il semble que ce soit effectivement le cas. Les recherches s'intéressant à ce point ont soit étudié le comportement d'adultes, parents ou non, vis-à-vis d'enfants qui le cas échéant ne sont pas les leurs pour évaluer l'effet de l'entourage social, ou bien étudié le comportement de parents avec leurs propres enfants. Dans les expériences réalisées avec des adultes avec des enfants qui ne sont pas leurs enfants, typiquement, on place les personnes en situation d'interaction avec des bébés (Smith & Lloyd, 1978 ; Seavey, Katz & Zalk, 1975). Des jouets sont mis à disposition qui sont considérés comme masculins, comme féminins ou comme neutres. Le bébé est habillé de manière neutre et il est présenté par l'expérimentateur comme une fille ou comme un garçon sans que cela soit systématiquement en accord avec la réalité. Le plus souvent, les recherches ont montré que les adultes ont tendance à choisir les jouets qu'ils tendent à l'enfant en fonction du sexe indiqué et non en fonction du comportement de l'enfant.

Dans les études portant sur le comportement des parents avec leurs enfants, on a omntré que les attitudes des parents visant à différencier les enfants intervenaient sur deux plans : celui de l'environnement physique offert aux enfants et celui des attitudes adoptées avec les enfants. Tout d'abord, il semble qu'avant même l'âge de 1 an, les garçons et les filles grandissent dans un milieu physique différencié qu'il s'agisse des jeux, de l'habillement ou de l'aménagement de la chambre. A propos des attitudes adoptées avec les enfants, les

recherches montrent qu'à la naissance, les garçons plus portés et touchés tandis qu'après 3 mois, les filles sont plus stimulées tactilement. Cependant, d'autres recherches ont montré que les garçons étaient plus irritables et moins consolables que les filles au cours des trois premiers mois. Selon Le Maner-Idrissi, cela pourrait expliquer les comportements différenciés des adultes. Toutefois, des données similaires ont été obtenues avec des enfants plus âgés. Elles montrent que les parents sollicitent plus particulièrement les filles dès 6 mois sur le plan interactionnel et qu'ils répondent plus aux tentatives d'interaction des filles. De la même manière, en situation de résolution de problème, les sollicitations des parents varient selon le sexe de l'enfant : ils privilégient l'aspect interpersonnel de la situation avec les filles et mettent plus l'accent sur la résolution de problèmes avec les garçons. Les parents semblent plus réagir aux démonstrations physiques des garçons. Il faut noter qu'on observe un comportement différent selon que le parent est le père ou la mère. Les pères auraient plus tendance à solliciter les garçons sur le plan physique et les filles sur le plan des verbalisations. Sur le plan langagier, on observe également des différences. Les parents évoquent plus les éléments de la situation en cours avec les filles et des événements extérieurs avec les garçons. Le discours adressé aux garçons comporte essentiellement des références à des événements non perçus actuellement. C'est important parce que sur un plan cognitif, cela nécessite de la part de l'enfant un niveau d'abstraction plus important que lorsqu'on fait référence à des événements en cours. Il est ainsi possible que les garçons et les filles soient progressivement contraints à développer des compétences différentes. Enfin, pour jouer avec leur enfant, les parents choisissent surtout des jouets considérés comme étant appropriés au sexe de leur enfant. Ils découragent leur enfant à jouer avec des jouets considérés comme n'étant pas approprié à leur sexe, voire dans certains cas les punissent surtout lorsqu'il s'agit de garçons. Des données, il ressort que les parents sont plus exigeants avec les garçons. En fait, ce sont surtout les pères qui sont tendent à favoriser les comportements appropriés au sexe de l'enfant. Ces comportements apparaissent essentiellement au cours de la 2^{ème} année.

LES DIFFERENCES FILLES-GARÇONS

Les données présentées laissent penser que l'environnement social a un rôle sur l'appropriation par l'enfant de son identité sexuée. Mais certaines données ont aussi été évoquées qui laissent penser que les différences filles-garçons pourraient préexister au rôle de l'environnement. En fait, on pourrait conclure que l'environnement social peut avoir une influence sur l'enfant mais certaines caractéristiques du comportement des enfants qui sont

liées au sexe peuvent engendrer des conduites particulières de la part des adultes. Ainsi, les garçons paraissent plus toniques et agressifs que les filles. Les filles de leur côté semblent privilégier les interactions avec autrui en recherchant notamment la présence des adultes. En abordant cette question, on rejoint inévitablement la question de la part de l'inné et de l'acquis dans la détermination des comportements. J'aimerais pour terminer faire un point sur les différences entre filles et garçons pour vous inviter à prendre des précautions dans la manipulation de ce genre de concepts.

Depuis un certain nombre d'années, des études tendent à montrer qu'il existe des différences psychologiques entre les hommes et les femmes dont certains cherchent à montrer qu'elles sont déterminées génétiquement. Le problème de cette tendance est que la mise en évidence de différences a très souvent rimé avec la conclusion d'un déficit d'une partie. Selon Catherine Vidal, cela correspond « au déterminisme biologique, théorie qui justifie la hiérarchie entre les sexes, les races et classes sociales par des critères biologiques ». Si l'on regarde les recherches, il est vrai que certaines recherches ont mis en évidence des différences liées au genre dans un certain nombre d'activités cognitives. Plusieurs recherches ont démontré que les garçons sont meilleurs dans les capacités visuo-spatiales et qu'à l'école, ils excellent dans les tâches de résolution de problèmes, les tests à choix multiples. Les filles de leur côté ont un avantage sur le plan langagier, réussissent mieux les tâches mnésiques, les tâches qui impliquent une dextérité manuelle et une vitesse perceptive. A l'école, elles sont également meilleures en calcul et dans les tests écrits dont la vitesse d'exécution est libre et tendent à avoir un meilleur accomplissement scolaire. Cependant, d'une part, il existe un recouvrement important des capacités cognitives des hommes et des femmes. Sur les mesures générale d'intelligence (tests d'intelligence), les hommes et les femmes se comportent d'une manière équivalente. En fait, il existe beaucoup plus de similarités que de différences entre les sexes. De plus, pour une activité cognitive donnée, il y a une grande variabilité entre les individus de chaque groupe. Ainsi, les études qui ont mis en évidence une supériorité langagière des filles ont montré que la différence liée au genre rendait compte d'une part estimée entre 2 et 4% de la variance. Cela signifie que, sachant qu'il y a une très grande variation des résultats entre tous les individus, seuls 2 à 4% de cette variation est liée au genre. Un grand nombre d'autres variables peut donc aussi intervenir : le rang de naissance, l'origine sociale ou encore les pratiques parentales, et d'autres variables qui sont pour l'instant encore largement inconnues.

D'autre part, rien ne permet de conclure en l'état actuel des connaissances que ces différences sont déterminées génétiquement, ce qui engendrerait des différences dans le

cerveau des filles et des garçons. Nous avons plus haut que, dès leur plus jeunes âge, les garçons et les filles ne sont pas strictement exposés au même environnement puisque la manière dont nous nous occupons de nos enfants est partiellement déterminées par notre conception de ce qu'est un garçon ou une fille. Catherine Vidal rappelle que le cerveau se caractérise par une très grande plasticité. A la naissance, la construction du cerveau n'est pas terminée. Les synapses, c'est-à-dire les connexions entre neurones, vont se former après la naissance avec une vitesse variable selon les activités cognitives. Ce qu'on sait maintenant, c'est que l'environnement a un rôle énorme sur ce développement neuronal. L'expression de « plasticité cérébrale » désigne le modelage du cerveau sous l'influence du milieu (extérieur et intérieur). La plasticité cérébrale se manifeste par exemple dans les possibilités de récupération à la suite de lésions cérébrales. Un enfant qui aurait une lésion cérébrale dans les zones du cerveau consacrées au traitement du langage peut très bien n'avoir aucune séquelle très rapidement, ce qui montre que le cerveau est largement capable de s'adapter. Cela ne se produit pas uniquement dans les cas de dommages cérébraux mais aussi tout au long du développement normal et même à l'âge adulte. Les enfants étant exposés à un environnement différent dès l'enfance, rien ne permet de conclure que les différences observées sont d'origine innée ou acquise. Vidal prend l'exemple des aptitudes spatiales : il est fort possible que les meilleures aptitudes des garçons soit liée à l'éducation puisque très tôt les petits garçons sont initiés à la pratique des jeux collectifs de plein air, qui peuvent très bien leur apprendre à se repérer dans l'espace.

Bibliographie

Le Maner-Idrissi, G. (1997). *L'identité sexuée*. Paris : Dunod.

Le Maner-Idrissi, G. (2002). Manifestations précoces de l'identité sexuée. *L'orientation scolaire et professionnelle*, 31(4), 507-522.

Poulin-Dubois, D., Serbin, L.A., Eichstedt, J.A., Sen, M.G., Beissel, C.F. (2002). Men don't put on make up : Toddler's knowledge of the Gender stereotyping of household activities. *Social development*, 11(1), 167-181.

Serbin, L.A., Poulin-Dubois, D., Eichstedt, J.A. (2002). Infants' responses to gender-inconsistent events. *Infancy*, 3(4), 531-542.

Vidal, C. (2002). Le cerveau, le sexe et l'idéologie dans les neurosciences. *L'orientation scolaire et professionnelle*, 31(4), 495-505.

Vidal, C. (2005). *Cerveau, sexe et pouvoir*. Belin : Paris.